



Nicolas Garrin - Corbis

# Dans l'atelier d'Eastwood

Alors que sort « l'Echange », un film magnifique, Clint Eastwood met la dernière main à « Gran Torino » et prépare son prochain tournage en Afrique du Sud. Rencontre

**R**egard d'acier, visage tendu, Clint Eastwood pointe son fusil d'assaut sur une bande de méchants drôles et balance une mise en garde du genre : « Je vais te faire un trou dans la gueule, puis je rentrerai chez moi et même pas que je m'en souviendrai. » Quatre ans après

« Million Dollar Baby », le dur de dur est de retour à l'écran. Son nouveau film n'est pas encore sorti que déjà le prochain, « Gran Torino », où il incarne un vétéran de la guerre de Corée raciste confronté à l'installation près de chez lui de familles venues d'Asie, est en cours de finition. Nous sommes dans la salle

de montage de Malpaso, la société de production d'Eastwood, à deux pas du bungalow qu'il occupe dans l'enceinte des studios Warner. Joel Cox, son monteur depuis plus de trente ans, est aux manettes et à sa demande passe d'une scène à l'autre. Eastwood regarde Eastwood. Le cinéaste parle de sa voix tranquille et chaleureuse, la légende irradie les quatre écrans vidéo. Impression de se trouver transporté au point de rencontre de l'artisanat et de la magie, au cœur du cinéma.

C'est ce qu'il aime. Faire des films comme il l'entend, et n'en parler jamais. Les années passent, et le plaisir qu'il prend derrière la caméra ne cesse de grandir : « Depuis cinq ou six ans, j'ai décidé de ne plus réaliser que les projets qui m'excitent vraiment, sans me soucier de savoir si le public suivrait. Je raconte les histoires que j'ai envie de raconter, qui peuvent ne pas plaire à des spectateurs de 16 ans. Je fais des films pour les adultes et si les adultes ne vont plus au cinéma, ce n'est pas mon problème. » Le scénario de « l'Echange » lui a plu. Il l'a découvert en février 2007 dans l'avion qui, après une visite à l'Institut Lumière à Lyon, le ramenait de Berlin où il avait présenté « Lettres d'Iwo Jima ». L'histoire terrifiante et vraie de Christine Collins, une mère célibataire dont le fils de 9 ans disparaît et qui devient la proie de policiers et politiciens corrompus. Une affaire qui débuta en 1928 et déboucha sur la révélation d'une épouvantable série d'enlèvements et de meurtres d'enfants. Si épouvantable que Wineville, la petite localité de Californie qui en fut le théâtre, se vit rebaptisée en 1930 Mira Loma. Eastwood s'est rendu là-bas, il a vu la ferme du massacre : « Les stores étaient tous baissés, personne en vue, il y avait des cages à poules dans la cour, un chien aboyait. Quand nous avons entendu les pleurs d'un enfant, nous avons pensé que cela suffisait comme ça. »

Chaque page de gauche du scénario de J. Michael Straczynski livrait des coupures de presse et des déclarations de l'époque, qui attestaient la réalité des faits décrits. Tout le monde avait oublié cette affaire, qui fit grand bruit en son temps. Le cinéaste ne se rappelle pas en avoir entendu parler, lui qui pourtant est né et a grandi en Californie. Il a saisi ainsi l'occasion de plonger dans le passé : « C'est peut-être parce que j'ai fait des westerns que j'aime bien ça. Ou bien, c'est parce que j'aime ça que j'ai fait des westerns... » L'a séduit également le projet de raconter une histoire de femme, pas dans le genre romantique « on court à deux sur la plage et on regarde ensemble les fleurs éclore » que Hollywood affectionnait dans les années 1940, mais un de ces récits au féminin, sombres, que la Warner fabriquait à la même époque, « quand le nom de Bette Davis ou de Claudette Colbert figurait au générique avant celui de la star masculine ». Angelina Jolie a assuré la relève. Pour elle, il n'a que des phrases flatteuses, il la dit « travailleuse, intuitive, ayant souvent de bonnes idées » et la sait

« assez intelligente pour savoir laisser de côté tout ce fatras des magazines people ». Le film réunit également plusieurs enfants et, avec certains d'entre eux, il a fallu parfois ruser, demander le moteur sans qu'ils s'en aperçoivent pour les filmer sans qu'ils le sachent, comme des gamins qui s'amuse et oublient la caméra dont la présence les conduisait à un jeu mécanique. Nul besoin de tricher en revanche avec Eddie Alderson, le jeune New-Yorkais de 14 ans auquel le rôle du neveu du tueur réservait les moments les plus délicats :

« Sa mère l'accompagnait et quand elle semblait craindre pour lui un traumatisme, il lui faisait valoir que non, aucun risque, car c'est précisément cela, être un acteur. » Pour interpréter le prédicateur qui prend cause pour Christine Collins, Eastwood a choisi John Malkovich pour « sa capacité à restituer toute l'ambiguïté d'un personnage qui, en dépit de son action, ne réussit jamais à se rendre réellement sympathique ». Il s'est souvenu d'autres prêcheurs, dont les emportements provoquaient ces scènes d'hystérie dont enfant et adolescent il fut le témoin, quand il se rendait dans les églises d'Oakland pour entendre chanter le gospel. C'était quelques années après l'affaire Christine Collins, en un temps où les adultes distillaient à leurs enfants des phrases comme celle que répète la jeune femme à son fils :

« Ne commence jamais une bagarre, mais si tu ne peux l'éviter, fais en sorte de l'emporter. » Lui aussi a entendu ces mots-là dans la bouche de ses parents. Ils exprimaient une certaine idée de l'Amérique, déjà en voie de désuétude. Pour cette raison, « L'Échange » apparaît comme



« L'Échange », avec Angelina Jolie (à gauche)

ments alentour] ne connaissent pas les films qui ont été produits par ce studio, ils n'ont pas la curiosité de les faire remonter des entrepôts et de se faire projeter les grands films de la Warner d'autrefois. Moi, j'ai besoin de savoir d'où je viens. »

Comment s'étonner alors que son cinéma ne ressemble en rien à celui qui se fabrique aujourd'hui à Hollywood ? « Je dois reconnaître que depuis de nombreuses années je n'ai pas vu un film comme celui-ci. » Nous non plus. Particularité qui n'a pas ébloui le jury cannois, lequel a négligé « L'Échange ». Dans

un film crépusculaire, ce dont le cinéaste convient, oubliant pour la circonstance son refus sans cesse réitéré de ne pas se prêter au jeu de l'analyse : « Il y a sans doute dans le film quelque chose comme la fin d'une certaine innocence, en effet, comme si les gens découvraient à travers la révélation de la corruption de la police de Los Angeles que la réalité de la société avait cessé de correspondre à ses idéaux affichés. »

Au début de « L'Échange », il est question du nouveau film de Chaplin et un gamin se fait passer pour un autre parce qu'il veut venir à Hollywood dans l'espoir d'y rencontrer Tom Mix. A la fin, « New York-Miami », le film de

**Clint Eastwood** est né à San Francisco en 1930. Acteur, pour Sergio Leone (« le Bon, la Brute et le Truand ») ou Don Siegel (« l'Inspecteur Harry »), on lui doit comme réalisateur « Impitoyable » (1992), « Sur la route de Madison » (1995), « Mystic River » (2003), « Million Dollar Baby » (2004), « Mémoires de nos pères » et « Lettres d'Two Jama » (2006).

Frank Capra, l'emporte aux Oscars sur le favori, « Cléopâtre » de Cecil B. DeMille. Entre-temps, le cinéma est devenu parlant, la grande crise a modifié la donne, le monde s'est transformé, les gens ont changé. C'est ce basculement que saisit le film de Clint Eastwood, cinéaste amoureux du cinéma d'autrefois, qui travaille avec toujours les mêmes techniciens et ne se lasse pas de revoir les films d'hier : « Les gens d'ici [il montre les bâti-

l'entourage d'Eastwood, certains en ont conçu un certain dépit. Lui, non : « Je leur avais dit que nous n'étions pas là pour un prix. La projection s'est très bien passée, c'était ce qui comptait. Je sais trop bien comment les jurys fonctionnent. Quand j'ai été président à Cannes, en 1994, tout le monde a dit que "Pulp Fiction" avait eu la palme parce que c'était un film américain. Eh bien, moi, j'avais aimé le film chinois. Celui de Tarantino aussi, il est vrai... »

En mars 2009, il commencera le tournage d'un film en Afrique du Sud, dans lequel Morgan Freeman incarnera Nelson Mandela et Matt Damon le capitaine de l'équipe de rugby des Springboks. A 78 ans, Eastwood n'a jamais autant travaillé, retrouvant le rythme des cinéastes d'autrefois, les Hawks, Ford, William Wellman, qui s'invitent dans chacune de ses conversations. Pour l'heure, au bout de l'allée qui borde le bungalow de Malpas, une cage descend jusqu'au sol, là où, dans quelques minutes, elle emprisonnera George Clooney. Pour l'heure, Clint Eastwood repart vers son studio d'enregistrement. La musique de « Gran Torino », qu'il a composée lui-même, demande encore quelques améliorations.

**PASCAL MERIGEAU**  
« L'Échange », par Clint Eastwood, en salles le 5 novembre.